
Tangi Villerbu

Loïc Artiaga, *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*

Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2007,
193 p. ISBN : 978-2-84287-441-4. 20 euros

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Tangi Villerbu, « Loïc Artiaga, *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle* », *Revue d'histoire du XIX^e siècle* [En ligne], 36 | 2008, mis en ligne le 04 juillet 2008. URL : <http://rh19.revues.org/index2812.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848

<http://rh19.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://rh19.revues.org/index2812.html>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Tous droits réservés

tres doubles, ou monstres composés» dans les théories et les pratiques médicales, en particulier celles du XIX^e siècle. Ces frères ou sœurs siamois demeurent rares, le plus souvent non viables lorsqu'ils parviennent au terme de la gestation, parfois tués à leur naissance mais aussi exhibés dans les foires et les cirques. Barnum en fit une de ses attractions favorites. Cependant, à la suite d'Étienne Geoffroy Saint Hilaire, les médecins du XIX^e (après des querelles nombreuses lors des deux siècles précédents) cherchent à les examiner et guettent donc leurs naissances, leur survie ou leur passage ici ou là. Car leur formation est toujours irrésolue et questionne ces savants, même si cette genèse se résume à une alternative simple : résultent-ils de la fusion de deux germes ou de la division d'un germe unique ? Ces médecins se demandent cependant également comment la communauté forcée de ces siamois, leur « inséparabilité » est vécue. Est-ce l'harmonie psychologique qui domine entre eux ? Une certaine autonomie est-elle concevable ? Comment une telle proximité est-elle possible ? Qu'est-ce que vivre ensemble dans de telles conditions ? Aussi, lorsque l'anesthésie progresse et permet de longues interventions chirurgicales, la question de la séparation des siamois se pose-t-elle. Geste terrible car souvent mortel au moins pour l'un des deux êtres, mais par ailleurs non dénué du souci égotique du chirurgien de « faire une première ». Cette intervention remet cependant en lumière l'idée de la monstruosité de ces êtres doubles, puisqu'il semble nécessaire de mettre fin à cette cohabitation. Dans la troisième partie enfin qui porte sur le monstre métaphorique, Martine Lapiéd décrit les représentations de la monstruosité morale ou physique dans l'opéra romantique italien. Elle rappelle qu'il n'y a qu'un seul exemple de monstre au sens physique du terme dans cet opéra : Rigoletto, bouffon difforme de l'opéra éponyme de Verdi. En revanche, elle revient sur de bien plus nombreux personnages « monstrueux » par leur noirceur et leur méchanceté : Iago dans *Othello* de Verdi, le baron Scarpia dans la *Tosca* de Puccini.

Dans ce recueil sur le monstre humain, trois articles concernent donc spécifiquement le XIX^e siècle qui bénéficie ainsi de la mise en perspective temporelle de l'ensemble de l'ouvrage tout comme d'un avant-propos synthétique d'Anne Carol.

Nicole Edelman

Loïc ARTIAGA, *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2007, 193 p. ISBN : 978-2-84287-441-4. 20 euros.

À la croisée d'une histoire culturelle de l'Église et d'une histoire religieuse des pratiques culturelles, cet ouvrage, qui narre la rencontre entre l'institution ecclésiastique, la religiosité populaire, et le nouveau régime médiatique qui s'impose au cours du XIX^e siècle dans l'espace francophone ouvre des pistes fécondes sans pour autant tenir toutes ses promesses.

Le projet est d'emblée séduisant pour plusieurs raisons : il offre le moyen d'une réelle intégration de l'histoire religieuse à l'histoire culturelle et sociale, ce qui demeure trop rare dans un paysage historiographique où le catholicisme continue d'être souvent tenu à l'écart ; il démontre combien cette histoire du catholicisme est indispensable puisqu'elle permet d'amples décloisonnements spatiaux, puisque

l'Église a vocation universelle et qu'il faut donc l'étudier depuis Rome et dans ses composantes nationales, et ici par comparaisons transatlantiques ; et enfin parce qu'il montre s'il en était besoin la fécondité d'une quête des fonds d'archives les plus divers possibles pour traiter d'un sujet, et en l'occurrence de l'importance des fonds romains pour aborder l'histoire de France comme du Québec.

C'est d'ailleurs par l'étude de ces fonds romains que débute l'enquête menée par Loïc Artiaga. Dans un schéma devenu désormais classique en histoire culturelle, il s'agit d'abord d'étudier des représentations et des discours avant de se lancer dans l'analyse des pratiques qu'ils induisent et informent. Or le discours ecclésiastique est produit par Rome comme par les évêques.

C'est donc avec ce discours que l'auteur débute sa démonstration. Les mandements et instructions des évêques renvoient en effet une image globalement unanime, même si la Belgique semble plus virulente et le Québec moins concerné : le roman, sans qu'il soit même question de s'arrêter sur son contenu, est considéré comme une mauvaise lecture, dans une optique apocalyptique qui n'est pas sans rappeler la manière dont de nombreux catholiques pensent, au XIX^e siècle, la Révolution française. Ce refus de lire les romans et leur condamnation par principe, au nom de la réaction catholique du temps, se retrouve dans les archives romaines. Ce sont les institutions tridentines – Inquisition, Index – qui sont mises à contribution par l'Église pour juger du problème de l'explosion de la culture médiatique, mais d'assez loin, pour deux raisons. D'abord parce que les consultants « n'entrent pas dans les romans » (p. 49), par pudeur, crainte ou distance culturelle. Le rapport à la culture romanesque demeure « frontal », comme entre deux mondes « antithétiques » (p. 49), et les condamnations pour blasphème sont de ce fait très générales, fondées sur l'idéologie plus que sur l'analyse des œuvres. Ensuite parce que les romanciers ne sont jamais prioritaires pour les institutions en question, qui se soucient bien davantage des déviances internes et par conséquent des auteurs ecclésiastiques que de l'agitation externe. La condamnation collective des romanciers français en 1864 n'est qu'un événement exceptionnel qui intervient à la faveur d'un renouvellement du personnel (une montée des Français à Rome) et de la préparation du Syllabus. Un chapitre s'étend sur le cas particulier de Balzac, dont les œuvres reviennent à plusieurs reprises devant le jugement de Rome, et qui sert ici de révélateur exemplaire : le problème est bien l'incompréhension du fait romanesque par Rome, pour qui l'écrit n'est là que pour transmettre la Vérité. Il y a là deux régimes d'énonciation, deux façons de concevoir l'écrit et la médiation qui ne se rencontrent pas.

Et pourtant, sur le terrain, loin de Rome mais, logiquement, avec son assentiment, l'Église prend le problème du roman et de la lecture populaires à bras le corps. L'objectif est bien sûr de contrôler le phénomène, le contrôle social étant au cœur du travail de l'Église. Le meilleur moyen pour ce faire était de prendre en charge la diffusion de livres choisis. C'est l'abbé Barrault qui l'a compris le premier et qui fonde l'Œuvre des Bons Livres, à Bordeaux, sous la Restauration. Reconnue comme archiconfrérie en 1831, elle s'étend sur l'ensemble du territoire français, et jusqu'au Québec, grâce aux Sulpiciens de Montréal, en 1844. Cependant dès les années 1860, face à la concurrence d'autres œuvres, mais surtout de nouveaux réseaux laïcs, l'œuvre bordelaise s'étiôle, et la mutation de 1896 s'apparente à une disparition. Les finances, tout le long de l'histoire de l'œuvre, auront été un problème, plus en tous

cas que les principes de fonctionnement. La hiérarchie est de mise, le livre est distribué de haut en bas vers les dépôts, et le bibliothécaire apparaît comme une sorte de prescripteur absolu. Le livre et le lecteur sont d'ailleurs systématiquement séparés, et il faut s'en remettre au choix du bibliothécaire, donc de l'Église : il s'agit d'orienter vers les bonnes mœurs des fidèles qui, en théorie, sortent de la messe pour entrer en bibliothèque – puisque les heures d'ouverture sont au départ pensées pour répondre au rite : le dimanche après la messe, avant que des assouplissements, notamment en milieu urbain, ne soient nécessaires. Une belle étude de 34 portraits édifiants de lecteurs publiés dans la presse catholique révèle le projet religieux qui sous-tend la création des bibliothèques catholiques. Le lecteur est un élément *a priori* fautif que le bibliothécaire doit aider à « décrocher » de son addiction aux mauvaises mœurs. Il faut pour cela l'orienter vers des lectures saines qui doivent le ramener dans le giron de l'Église.

Pour autant l'analyse des catalogues et de la temporalité des emprunts montre aussi les limites de l'entreprise. Le lectorat développe des stratégies de contournement, et ce sont bien les romans qui demeurent les ouvrages les plus lus et les plus empruntés. Une fois ceux-ci achevés, le lecteur abandonne souvent la fréquentation de la bibliothèque. La « moyennisation » – Loïc Artiaga reprend ici la terminologie de Jean-Yves Mollier – de la culture fin-de-siècle touche aussi le public catholique : celui-ci n'est pas en marge de la société. De même, la production romanesque catholique, par sa masse, doit être réintégrée à toute étude de la culture médiatique. Car le monde catholique a vite compris qu'il lui fallait inventer les « bons » romans qu'il devait diffuser. Ce que Loïc Artiaga définit comme une para-paralittérature est une production collective de « *steady sellers* », au sein de laquelle l'auteur n'est pas forcément la pièce essentielle et dont le contenu doit montrer le triomphe de la foi dans des récits très linéaires, dont l'issue doit être lisible dès le commencement. Ils mettent en scène des moments historiques précis, le monde rural, la religiosité populaire, la famille, en racontant des épisodes du quotidien et en soulignant la vertu des plus humbles. L'efficacité d'un tel système peut être mise en doute. Le Québec est de ce point de vue singulier car cette culture médiatique catholique définit le champ littéraire et culturel au sens large durant toute la période.

C'est sans doute, néanmoins, dans cette dernière remarque que gît, au-delà de la richesse du propos, l'une des quelques faiblesses de la démonstration. L'histoire comparée des trois situations nationales belge, française et canadienne reste bien souvent à l'état de l'intention. Au point que l'on se demande parfois si l'objet est bien transatlantique ou bien purement français avec quelques incursions anecdotiques au-delà des frontières hexagonales. C'est la Belgique qui est la plus mal lotie, et de loin, puisqu'il en est en fait à peine question hormis quelques notations sur le diocèse de Gand ; mais le Québec est également pénalisé. Les éléments qui le concernent souffrent d'une absence de mise en contexte. Ainsi l'étude du discours épiscopal ne s'appuie que sur le cas de Mgr Bourget, le très intransigent évêque de Montréal entre 1840 et 1876. Certes il est central dans l'histoire québécoise, et l'ignorer serait absurde, mais il n'est pas seul, il s'est heurté parfois à des prélats plus libéraux, tel Mgr Taschereau, archevêque de Québec de 1871 à 1894, qui l'a poussé à la démission. Il aurait été utile d'avoir un point de vue plus nuancé sur la question. De même la création de l'Œuvre des Bons livres au Québec n'est pas clairement replacée dans

le cadre historique local : les années 1840 sont un des tournants majeurs de l'histoire canadienne, celles de la création de nouvelles institutions politiques comme du renouveau de la puissance de l'Église. Il aurait été possible de comparer – pas d'assimiler – ces années à celles de la Restauration en France afin d'enrichir le propos. L'historiographie québécoise est sur ces problèmes d'une grande richesse.

De même si l'étude très concrète des conditions matérielles des bibliothèques de l'Œuvre des Bons Livres constitue un apport majeur à l'histoire de la culture du livre, elle aurait gagné à la comparaison : avec le modèle québécois certes mais aussi avec d'autres œuvres du même type en France ou avec les réseaux laïcs dont la présence n'est qu'évoquée comme concurrence. Il existe sans doute là des pistes à creuser : la réintégration de l'histoire catholique dans le sein de l'histoire sociale et culturelle doit passer par cette comparaison, faute de quoi on se condamne à toujours exclure de l'histoire ce qui est tout de même une culture de masse. Enfin, on peut regretter la brièveté de l'analyse de l'édition catholique, des processus de création et de diffusion du roman édifiant, alors que là encore il s'agit d'un champ en plein renouveau. Ce « système » est évoqué, mais on aimerait en savoir davantage, par exemple, sur les auteurs – notamment en faisant intervenir la notion de genre étant donné la forte présence féminine – sur le caractère collectif de la production, ou encore sur les éditeurs et leurs relations à l'institution ecclésiastique. Les pistes ne manquent pas, donc, pour poursuivre le travail engagé par Loïc Artiaga.

Tangi Villerbu

Jacqueline CARROY et Nathalie RICHARD [dir.], *Alfred Maury, érudit et rêveur. Les sciences de l'homme au milieu du XIX^e siècle*, collection Carnot, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, 18 euros.

Alfred Maury (1817-1892) fut un homme de science très connu, respecté et influent en son temps dont pourtant la mémoire a depuis été largement fragmentée. Ainsi, les historiens de l'archéologie connaissent le rapport qu'il rédigea sur cette science en 1867, ceux des archives savent qu'il fut directeur des Archives nationales, ceux enfin de la psychologie et de la psychiatrie retiennent ses contributions à l'histoire de la découverte de l'inconscient. Quant à ses travaux sur la géographie et l'ethnologie, ils sont généralement oubliés. L'ouvrage coordonné par Jacqueline Carroy, directrice d'étude à l'École des hautes études en sciences sociales et Nathalie Richard, maître de conférences en histoire contemporaine à l'Université Paris I a pour ambition de rendre la cohérence intellectuelle de cette apparente dispersion, de comprendre le parcours d'un dilettante qui finit sa carrière comme professeur au Collège de France, de saisir une personnalité plus représentative de son temps qu'on ne pourrait le penser *a priori*. « On pourrait dire que de même que ses amis Ernest Renan et Gustave Flaubert, Maury se vit comme appartenant à une génération que la révolution de 1848 a désenchantée ou achevé de désenchanter de la politique et de façon générale, des idéologies et des croyances grandioses » (p. 13). Alfred Maury est cependant proche de l'empereur Napoléon III, même si en privé il se dit toujours républicain et laïc et s'exprime de manière critique sur l'influence de l'Église et de la religion en matière intellectuelle. Pourtant, s'il obtient son poste au collège de France, c'est aussi grâce aux places laissées vides par la répression faite par l'empereur.